

pure pour en faire mystère ou même pour en rougir. Moi, je fus atterré. J'étais si loin de m'attendre à cela; et d'ailleurs trouvez-moi une position plus stupide que celle d'un homme honnête qui reçoit un pareil aveu dans de semblables circonstances! Le premier mot qui vint à mes lèvres fut:

—Et Max?

La pauvre enfant fut frappée au cœur par ce seul nom. J'avais été cruel sans m'en douter; avec un peu de prudence, j'eusse pu opérer le même résultat et lui épargner un choc si rude. Mais que voulez-vous! J'avais vingt ans, et peu, bien peu d'expérience.

Milina retira sa main, lentement; deux grosses larmes roulèrent sur ses joues qui avaient pâli; elle était plus belle que jamais... un instant je me sentis faiblir. La pitié, l'affection véritable qu'elle m'avait inspirée m'émurent, et je lus sur le point de dire quelque sottise. Heureusement, les dernières paroles de Max me vinrent en mémoire, et mon honnête reprit le dessus. Pendant cette lutte d'un instant, Milina m'avait bien regardé, comme pour graver mes traits dans sa mémoire; quand je relevai les yeux, elle sortit de la salle sans prononcer un mot.

La tante se réveilla; il était temps, — et je la quittai sous prétexte de fatigue. Comme vous pouvez le penser, je dormis peu cette nuit-là. Je n'avais qu'une idée bien nette, celle qu'il fallait partir, partir à tout prix, quoi qu'en pût penser la tante Frédérique, pour épargner à Milina l'embarras de me revoir. Le jour vint sans que j'eusse trouvé moyen de sortir d'embarras. Enfin, très à propos, je me souvins que Stéphanie m'avait prié de lui rapporter de Vienne certains bijoux dont j'avais oublié de faire emplette. Le prétexte était à peu près plausible, je le saisis.

Quand j'entrai dans la salle à manger, la tante Frédérique m'y attendait seule; je n'en fus pas étonné, et je lui expliquai bien vite la prétendue nécessité qui me forçait à abrégier mon séjour au château.

—Comme Milina va être triste! dit la bonne vieille; elle s'était si bien accoutumée à vous! Moi, mon cher enfant, je ne vous reverrai pas. Quand ma nièce sera mariée, je n'aurai plus rien à faire en ce monde. Que Dieu vous bénisse, vous et votre femme!



Elle baissa les yeux.

Elle appela la jeune fille pour me dire adieu; celle-ci ne tarda pas à venir. Toute rouge, les yeux baissés, elle me tendit sa petite main que je baisai fraternellement, et je partis bien vite, car je me sentais très-mal à mon aise.

En tournant l'allée, je me penchai hors de la calèche pour regarder encore une fois le manoir, et je vis la jolie tête de Milina à une fenêtre du premier étage; le soleil dorait ses boucles, que le vent du matin avait un peu dérangées; la tante Frédérique était auprès d'elle. Elles m'envoyèrent toutes deux un signe de la main pour dernier adieu, et les chènes les cachèrent à mes yeux.

Quinze jours après, Stéphanie et moi nous commençons cette longue lune de miel qui dure depuis huit ans, et qui n'est pas près de finir, je l'espère.

—Et vous n'avez jamais revu Milina? demandai-je avec intérêt.

Stanislas sourit. — Comme vous êtes curieuse! dit-il; oui, je l'ai revue, trois ans après, et voici comment. Ma femme et moi, nous étions à Bade, un soir d'été, nous promenâmes dans les jardins, lorsqu'une voix bien connue m'interpella soudain; je me retournai: c'était Max avec une très-jolie femme à son bras. D'abord, je ne reconnus pas Milina; elle avait grandi, elle était plus élancée, enfin c'était une femme, au lieu de l'enfant que j'avais quittée trois ans auparavant; elle me salua avec une légère teinte d'embarras qui passa bientôt.

Pendant que nos deux jeunes femmes faisaient connaissance, Max m'avait pris par le bras.

—Imagine-toi, me dit-il, que tante Frédérique et ce diabolin de Milina m'ont fait patienter deux ans de trop.

—Comment, de trop? demandai-je assez étonné.

—Eh! oui! Il n'y a qu'un an que nous sommes mariés; de retard en retard, Milina a fini par me faire avaler cette grosse pilule. Au fait, à présent, j'en suis plutôt content; elle était bien jeune alors pour rester souveit seule, et mon service m'oblige fréquemment à la quitter; et puis, la tante Frédérique est morte il y a dit-huit mois, et j'ai été bien aise de lui avoir laissé sa petite chérie jusqu'à son dernier moment.

—Et tu es heureux? demandai-je.

—Autant qu'on peut l'être.

Notre promenade nous avait amenés vers les dames, qui causaient assises sur un banc; un groupe de musiciens, dont un massif d'arbrisseaux nous dérobaît la vue, commença à jouer la *Valse mélancolique*, qu'on venait, récemment d'arranger pour orchestre. Involontairement je regardai Milina; nos yeux se rencontrèrent; les siens étaient humides; avec un sourire et une vive rougeur elle prit le bras de son mari, et nous continuâmes notre promenade.

Le lendemain matin, en rentrant chez mon cousin, je trouvai madame de Hilderstein au piano; elle jouait précisément la valse en question. En m'apercevant, elle se leva brusquement, rougit et resta immobile.



Nous nous promenions dans les jardins.

J'étais passablement interdit, plus qu'elle; car une femme a toujours l'avantage sur nous en de semblables circonstances.

—Vous ne l'avez pas oubliée? dis-je en m'approchant du piano et en feuilletant le cahier de musique.

C'était une sottise, hélas! et des plus gauches.

Je crois que ma cousine eut pitié de ma bêtise car elle me dit, en me tendant la main, avec le plus charmant sourire:

—Non, cousin; j'ai toujours beaucoup aimé Chopin. Puis, elle ajouta tranquillement, en regardant ailleurs; "et les honnêtes gens aussi."

Max entra, et depuis il ne fut jamais question ni de la valse ni de mon séjour au château; chaque fois que mon cousin en parlait, sa femme s'arrangeait de manière à détourner la conversation, et elle y réussissait, car je n'ai jamais vu homme plus ensorcelé que mon cher cousin.

—Hormis vous, dis-je en riant, car l'adoration de Stanislas pour sa femme était passée en proverbe parmi nous.

—Permettez, s'écria-t-il; j'aime Stéphanie, et je la respecte, mais elle ne me mène pas! Max n'a plus de volonté, et sa femme en fait tout ce qu'elle veut.

—En fait-elle quelque chose de laid ou de mauvais? demandai-je.

—Non, certes; elle se comporte très bien avec son mari et l'a même souvent empêché de faire des sottises.

—Eh bien, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, dis-je en me levant; mais cela ne prouve pas que vous n'avez rien fait pour provoquer l'affection de Milina. Je vous l'ai dit, mon ami, une nuance de la voix, une galanterie banale pour vous qui n'y songiez point, précieuse pour elle, un regard d'admiration qu'elle aura surpris au passage, c'était assez pour faire naître dans ce jeune cœur une tendresse que vous ne vouliez pas lui rendre.

Stanislas allait répondre; et la discussion n'était pas près de finir...

—Venez prendre le thé! crièrent les enfants en faisant irruption dans le salon.

HENRY GRÉVILLE.

la victoire sous nos étendards. Encore un bonhomme de neige qui prenait probablement la victoire par la main et lui disait d'une voix doucereuse: "Mademoiselle victoire, vous allez vous asseoir sous les glorieux étendards des Canadiens."

Et elle ne regimbait pas

* *

Il paraît que M. Charles Thibault vient d'être nommé président honoraire du club "Le Canadien." A cette occasion quelques uns de ses amis sont allés lui présenter une adresse accompagnée d'une paire de raquettes.

Ces raquettes sont d'une grande beauté, et les Sauvages de Caughnawaga ont employé, pour les faire, deux peaux de vaches, soit cinq mille quatre cent vingt-sept verges et un quart de centimètre.

* *

Pour fuir:

M. F. X. Beaudry, le propriétaire du petit Windsor, qui a bien soixante et dix ans, disait, l'autre jour, à sa servante âgée de dix-huit ans, qui lui demandait son compte:

—Vous avez bien tort de me quitter. Je n'aime pas les nouveaux visages, et vous seriez restée avec moi toute votre vie!

JULES VALLON.

GRAPPILLAGES.

Deux amies d'enfance se rencontrent sur le boulevard, après s'être perdues de vue pendant des années, et chacune raconte son histoire.

—Moi dit l'une, je suis mariée... J'ai cinq enfants!

Ah! tu travailles à la propagation de l'espèce, répond l'autre... Moi, ce n'est pas la même chose... Je m'occupe de la propagation des espèces!

Sur le boulevard:

—Eh bien! et ta danseuse?

—Ca marche; j'ai ce soir rendez-vous dans la loge...

—De sa mère?

Impression de voyage en Orient.

—Quel est le prix de vos chambres? demande un touriste à un hôtelier.

—Nous en avons à trois piastres et à quatre piastres.

—En quoi consiste la différence?

—Dans celles de quatre piastres il y a moins de punaises.

A la répétition:

La jeune première. — Eh bien! non, je ne veux pas être violée, devant mon père!

Et elle ajoute, en s'adressant au jeune premier. — Voyons, monsieur, n'est-ce pas aussi votre avis?

— Pardonnez-moi, mademoiselle, moi, je trouve ça plus neuf!

Etudes de vacances.

Géographie et histoire naturelle mêlées.

—Papa, je sais maintenant quel est le pays d'où nous viennent les corbeaux.

—Ah bah!

—Certainement, les corbeaux croassent. Par conséquent, leurs pays ne peuvent être que la Croatie!